

## La première fois que j'ai vu Elvis

Lysette Brochu

Numéro 74, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6032ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Brochu, L. (2006). La première fois que j'ai vu Elvis. *Brèves littéraires*, (74), 35–40.

## LYSETTE BROCHU

### *La première fois que j'ai vu Elvis*

« Je ne connais absolument rien à la musique. Pour ce que  
je fais, je n'en ai pas besoin! »

Elvis Presley

Notre mère, enceinte de son huitième enfant, avait demandé à sa sœur Françoise et à son mari de venir habiter chez nous, rue Lavoie, à Sudbury. Tante Françoise s'occuperait de certaines corvées domestiques et, le temps venu, elle pourrait ensuite rendre les relevailles moins essoufflantes, lorsque maman reviendrait de l'hôpital, son nourrisson dans les bras.

— À soir, vas-tu encore nous lire ton histoire, matante?

— Ben oui, si vous mettez vos pydjamas sans r'chigner, pis qu'vous criez pas comme des perdus pour réveiller mononcl', pauvre lui, y travaille sur les *shifts*, de minuit à huit, c'te mois-citte...

Elle cachait son seul et unique livre dans sa valise bleu marin sous le grand lit de leur chambre à coucher. Impossible de mettre le grappin sur ce trésor, *L'enfant perdu et retrouvé*\*, récit bien triste se déroulant en

---

\* Proulx, Jean-Baptiste. *L'enfant perdu et retrouvé* ou *Pierre Cholet*, Librairie Beauchemin, Montréal, 1954 (1925).

1845, à Saint-Polycarpe, petit village du Québec. Un truand était venu enlever Pierre Cholet de sa famille lorsqu'il n'avait que six ans, amenant aussi son petit frère et son cousin, âgés respectivement de cinq et trois ans. Le ravisseur les avait vendus comme futurs mousses à un vieux capitaine de voilier dont le port d'attache était Saint-Malo, en France. Et ce n'était que le début d'une aventure qui durerait trente-cinq années, un fait réel qui avait fait pleurer bien des lecteurs. Histoire captivante et parfois horrible à entendre. Les pauvres petites victimes retrouveraient-elles leurs parents ? Ah ! Que nous étions pressés de connaître la fin de ce roman !

Mais un dimanche soir, en septembre 1956, la liseuse dérogea à sa routine habituelle.

— Vite les enfants, allez réveiller mononcl' Mousse. Elvis va passer à *tivi* au show d'Ed Sullivan pis y paraît qu'y fa frayeur.

Mon oncle Lionel, qu'on avait pris l'habitude d'appeler mononcl' Mousse, allez savoir pourquoi, nous demandait souvent de le réveiller lorsque Tommy Hunter et Johnny Cash chantaient au Country Hoedown, mais Elvis ? Non, nous n'avions jamais entendu parler de celui-là.

Bientôt, la famille se retrouva installée dans le vivoir, sur le canapé ou la chaise berceuse et le fauteuil *Lazy Boy*, devant la télévision Admiral, au poste 5 de CKSO. Ma tante avait placé un plateau de céleri et de *Cheez Whiz* ainsi que des verres de *Freshie* rouge devant nous, sur la table à café, avec des craquelins secs pour oncle Mousse qui répétait toujours : « Non merci, pas pour moé. Du céleri, c'est comme manger

de l'herbe, j'aime mieux les biscuits soda. »

À huit heures tapant, dès l'apparition de l'animateur de l'émission *Toast of the Town*, nous imitions, à tour de rôle, sa phrase devenue aujourd'hui célèbre : « Tonight we have a reeeeeelly great shewww... » Cette joyeuse émission de variétés, populaire et familiale, nous présentait des jongleurs, des acrobates, des dompteurs de tigres, des chanteuses d'opéra, des humoristes, des ventriloques et leurs marionnettes, des chanteurs western, mais à vrai dire, une star du *rock'n'roll*, c'était encore du jamais vu.

— *Here he is, ladies and gentlemen, Elvis Presley...*

Dans un recoin de mon esprit, je me souviens d'avoir vu apparaître à l'écran un très beau jeune homme d'une vingtaine d'années, au « sex-appeal » candide, ses cheveux foncés gominés de *Brylcreem*, peignés vers l'arrière, une mèche lui retombant sur le front, des yeux mystérieux et séducteurs, entourés de cils bien fournis, des lèvres légèrement écartées en une moue pulpeuse, et une gestuelle provocatrice. S'il avait l'apparence d'un prince charmant, son timbre de voix était unique, sa voix suave était celle d'un proche, d'un intime :

*You know I can be found, sitting home all alone  
If you can't come around, at least please telephone  
Don't be cruel to a heart that's true...*

Les filles et les femmes dans l'auditoire du Ed Sullivan Show étaient en transe, elles criaient, tombaient évanouies, s'arrachaient presque les cheveux. Un peu plus, c'était une véritable émeute.

Sans aucun doute, ce chanteur à la guitare exerçait un pouvoir de fascination incroyable sur les foules. Une vraie folie collective !

*You ain't nothin' but a hound dog,  
just cryin' all the time*

Dans notre foyer, une animation insolite ! Ma tante Françoise, d'une franche gaieté, se dandinait sur une jambe et sur l'autre, et se tapait dans les mains, tandis que son mari, un peu jaloux peut-être, sourire goguenard sous sa moustache poudrée de miettes de biscuits, fronçait les sourcils, ne sachant trop comment réagir. Mon père, fumant sa *Sweet Cap*, tapant du pied à la mesure de la musique, semblait bien amusé et on devinait qu'il se donnait beaucoup de mal pour réprimer un fou rire. Nous, les enfants, dans le plaisir de ce rythme endiablé, nous dansions en sautillant, pendant que notre chien Prince, voulant assurément chanter à son tour, poussait de curieux jappements. Maman, elle, presque scandalisée, les bras levés au ciel, hochait la tête en signe de découragement et révélait carrément le fond de sa pensée : « Oh boy ! Une chance que les cameramen y'ont coupé le bas du corps. Sa pauvre mère doit être ben choquée de voir son fils se démener d'même su'l'*stage*. C'est pas mêlant, y semble avoir la pine dorsale ben croche, y va se disloquer une hanche ou un membre, ou perdre son ballant ma grande sainte foi... On dira qu'y a un ver solitaire. Ouen, pis le feu semble ben pris dans l'studio de New York. Reculez les enfants, vous êtes trop proches de la *tivi*... »

Elvis, paupières baissées et bouche en cœur, releva un peu le coin de sa lèvre supérieure droite en un sourire charmeur qui me fit littéralement fondre :

*Love me tender,  
Love me true,  
All my dreams fulfilled.  
For my darlin' I love you,  
And I always will.*

Un peu plus et ma tante plongeait tout entière dans le monde de l'écran. Fiévreuse, elle ne cachait plus ses émotions. Son cœur, ayant perdu sa cadence habituelle, semblait vouloir lui manquer. Elle chancelait comme si elle avait bu, ses genoux avaient peine à la soutenir tant elle était surexcitée. Oui ! Elvis avait un charisme à faire damner. Il fallait le voir pour le croire, ma jeune tante était devenue, après à peine quelques minutes, dingue de cette nouvelle idole, un dieu de l'heure. Mon oncle Mousse, regardant sa femme avec intensité, se contenta de lui dire : « Y'est pas pire, y'a du style, mais j'aime mieux Johnny Cash. »

Lorsque la prestation tira à sa fin, Ed Sullivan s'approcha de la vedette, qui caracolait déjà vers les sommets de la gloire, et déclara aux millions de spectateurs encore aux prises avec cette électricité nouvelle, celle du rock'n'roll :

*— I wanted to say to Elvis Presley and the country that this is a real, decent, fine boy...*

En réaction à cette affirmation, ma mère s'indigna : « Ben voyons don, y sait pas c'qui dit, j'ai déjà vu

plus distingué qu'ça, moé. J'parle de Rock Hudson, l'acteur dans le film *Written on the Wind*. Y paraît aussi ben que c'te dévergondé-là, pis y'est plus monsieur, plus réservé, y doit ben chanter lui itou... J'vous l'dis d'avance, y'a pas un des *records* de ce Presley qui va rentrer dans notre maison icitte. » Je trouvais qu'elle exagérait. J'osai le défendre, une certaine énergie retenue dans mon ton cependant, par gêne ou par pudeur, je ne sais trop : « Y'a ben du *pep*, j'trouve... pis j'pense qu'y'a du talent. »

En me couchant ce soir-là, j'avais oublié les aventures pathologiques du jeune mousse, Pierre Cholet. Elvis était entré dans ma vie. Le passé ne m'intéressait plus, l'avenir me semblait beaucoup plus attirant. Je réfléchissais, me disant qu'il faudrait que je cache mon engouement pour ce chanteur si je ne voulais pas me faire chapitrer par ma mère. Je savais aussi ce que je demanderais à ma tante en cadeau pour Noël : un quarante-cinq tours de *Love me Tender*. C'est, je crois, la première fois que j'ai ressenti des papillons au creux de mon estomac.

Cette nuit-là, dans le secret du silence, le cœur battant d'émotion malgré mon jeune âge, je l'avoue, je me suis mise à rêver aux beaux garçons.